# EN PLEIN BLED ESQUIMAU

A la veille de Noël (1), s'éteignait à Québec un des vaillants pionniers de nos missions esquimaudes de la région du Cuivre, le Père Lucien DELALANDE, O.M.I. Originaire de France (Diocèse de Nevers), après ses études au scolasticat de Liège en Belgique, il vint au Canada et fut immédiatement affecté aux missions Esquimaudes du Mackenzie.

Devenu le compagnon du futur Monseigneur FALLAIZE à Coppermine, il se met ardemment à l'étude des langues esquimaude et anglaise, cela presque exclusivement en écoutant les gens, prenant des notes à tout venant car il n'y a ni dictionnaire ni grammaire bien établis; le Père s'adapte rapidement aux rudes conditions de vie en cette époque de fondations chez les Esquimaux qui, n'ayant été touchés que très superficiellement par le protestantisme, étaient encore bel et bien primitifs.

Son ardent désir de leur faire du bien se manifesta particulièrement par son séjour en plein bled, avec les chasseurs de caribou qui fréquentaient jadis la terres du Sud, aux environs du grand lac Nappartolik, « la région boisée », qu'on peut remarquer aujourd'hui sur les cartes géographiques; en 1934, date où nous allons suivre le vaillant Oblat dans son expédition, c'était encore la grande terre inconnue, « the unmapped country », où prend sa source le fleuve Coppermine qui verse ses eaux dans l'Océan

(1) 1962, Voir sa not. nécr. plus loin.

Glacial à l'endroit même où se trouve le village de Coppermine.

De multiples préparatifs s'imposaient pour cette expédition de six mois vers la terre du Sud, le « Pignarnartok » des Esquimaux du Cuivre : la valise-chapelle était-elle complète ? Les habits de peau sont-ils en bon état? Et la traîne, les réchauds? Les provisions ne sont-elles pas trop lourdes? etc. etc.

N'essayons surtout pas d'analyser tout ce que cet authentique aventurier du Christ ressent alors qu'il s'éloigne de sa mission et de ses compagnons d'apostolat. Le voilà donc parti de Coppermine à la mi-mai, et au rendez-vous de Kugaruar, il se joint à la grande caravane qui s'apprête à partir. Sur une distance de 30 milles, c'est une ascension continuelle ; tout le premier jour, le 16 mai, se passe dans cette fameuse montée. « Peu de milles, note le Père Delalande, mais quels milles ! Peu de neige ; des pierres, des montées. Quel défilé que celui de toutes ces traînes surchargées, de ces chiens qui tirent et des hommes qui hâlent. Je regrette de n'avoir pas appris à manier une petite caméra. Mais l'important est de faire du bien à tous ces Esquimaux... ».

En ces derniers mots, est bien exprimé le but de son voyage, et tel un refrain redonnant entrain et courage, cette pensée revient dans ses notes de vie errante.

En dix jours de marche, suivant l'interminable chaîne de lacs aux noms bien descriptifs, la caravane atteint enfin le grand lac Nappartolik et là le Père plante sa tente et s'installe avec quelques familles esquimaudes.

Notes optimistes et inquiètes se mêlent dans son journal. Les travaux harassants ne lui font pas peur, certes. Il tente sa chance quand les cariboux paraissent aux alentours, mais sa chasse est piteuse ; manquant d'expérience et d'aptitude, il a également la vue un peu faible ; comme il lui faut de la viande, il se dévoue aidant charroyer le gibier abattu par

les Esquimaux qui lui accordent ainsi sa quote-part.

Disons-le tout de suite, sa souffrance est de se voir comme à charge, comme de trop en ce camp, de se sentir même comme un trouble-fête, un être de mauvais augure, au milieu de ces primitifs toujours soupçonneux qui cachent mal leur dédain du Blanc... Et puis, protestants, ils se méfient du missionnaire; le prêtre, ils l'ignorent. De là, à l'inquiétude qu'éprouve le Père se demandant s'il fait assez pour Dieu et les âmes, il n'y a qu'un pas :

« Quand je pense que tous ces Esquimaux ignorent tout de notre sainte religion ! Mon Dieu, éclairez-les... Ai-je fait assez... Nous sommes des serviteurs inutiles ».

Surtout le dimanche, il sent tout le poids de la grande solitude, l'isolement du prêtre ignoré en ce groupe protestant.

Néanmoins ce séjour à l'état sauvage lui offre l'occasion d'étudier les gens, leur langue, habitudes et coutumes... Le voilà témoin d'une petite séance de sorcellerie sur un malade.

« La femme du malade, écrit-il, serrait sa fille à la tête avec un mouchoir. et de temps en temps lui soulevait la tête en prononçant des formules destinées à chasser le mauvais esprit qui tourmentait le malade. Pour en finir elle me dit: ajornartor... on n'y peut rien ».

Justement ce malade qui agonise est celui qui avait encouragé le Père à venir parmi eux en disant: « Viens et tu nous enseigneras ». Le voilà mourant... et l'Oblat est là pour l'encourager à ses derniers moments... sans plus.

Le lendemain, ce sont les funérailles. « Enterrement mi-civil, mi-religieux. J'ai fait une prière sur sa tombe avec tous les Esquimaux présents; c'est tout. Curieux enterrement, à quatre ou cinq nous avons porté le cadavre enveloppé dans son sac à coucher et dans une peau de caribou; nous l'avons déposé près d'ici sur un monticule. Les Esquimaux

ont mis près de lui un couteau à neige, du tabac, une boîte d'allumettes, un fusil et des cartouches... ».

Le ravitaillement presque au jour le iour exige des courses continuelles; une fois, il a voulu atteindre un autre camp, cela s'est réduit à une interminable marche dans le désert... « Voyage pénible: terrain accidenté, chaleur, manque de vivres et ce qui fut le pire: les maringouins. La dernière nuit surtout fut terrible: une nuée de ces petites bêtes nous assaillait et il fallait s'en défendre furieusement. Nous n'avons pu trouver les gens, et nous avons dû revenir sans nous reposer ».

A la mi-juillet, sa pensée va vers la mission où abordera bientôt le « Notre-Dame de Lourdes », le bateau ravitailleur avec son équipage missionnaire qu'il aurait fait si bon revoir... « Ici, les gens boivent mon café et mon thé,engloutissant mon sucre; la farine diminue... Cela importe peu ».

Mais voilà que le camp se déplace et « c'est un vrai spectacle que celui de ces gens paquetant tout un tas de matériel sur le dos des chiens... mais c'est un spectacle dont on se passerait bien d'être les acteurs, même pour une firme de cinéma. J'emporte ma valise-chapelle... ». « Ah ! les agréments de pareilles marches. La nuit, les mouches et les maringouins se font moins nombreux, mais les « brûlots » nous assaillent. Je suis tout mangé autour des oreilles. Leurs morsures mettent toute la figure en feu. Sur les hauteurs, cela va encore, mais dans les vallées où nous abattons et dépeçons le caribou, c'est terrible. Les Esquimaux en souffrent aussi, mais leur peau est plus dure, semble-t-il ».

Il faut vivre avec ces vagabonds de la terre stérile pour comprendre leurs fatigues... Ces nuits en plein air, enveloppés que sont les chasseurs dans les peaux fraîches des cariboux abattus, ont peut-être leur côté poétique: « Vraiment nous avons dormi à la belle étoile, car le ciel était beau, beau par les étoiles aperçues pour la première fois cet été, beau surtout

par une splendide aurore boréale. Mais cette poésie céleste fut rafraîchie par une forte gelée ».

Voici une tempête du Nord qui se déchaîne, avec pluie, neige et grêle; sa tente est abattue en pleine nuit; il se réfugie chez un voisin où ils se trouvent serrés comme sardines en boîte.

Si le temps se gâte, les dispositions des Esquimaux à son égard s'améliorent; ils l'invitent à prier, à dire les grâces; et même un jeune homme se dit prêt à s'instruire. Du coup, le missionnaire a la nette impression de faire quelque chose pour ces braves gens.

Quand le froid d'octobre arrive, le Père DELALANDE pense de plus en plus à son voyage de retour à la mission de Coppermine. Il est d'abord heureux de pouvoir tendre un filet sous la première glace du lac et d'offrir de beaux poissons à ses compagnons qui en mangèrent aussitôt tout crus... un succulent changement de menu. Puis arrive le temps de la trappe et tous les hommes ne parlent que renards.

Notre Oblat du désert précipite son départ vers Coppermine. C'est le 5 novembre qu'il dit au revoir aux Esquimaux pour retrouver, après l'habituel « détour dans la poudrerie », sa mission et ses compagnons d'apostolat, le Père BULIARD et le Frère William BECSHEFFER.

Le Père DELALANDE fut un semeur en terre stérile, cela il le savait, se qualifiant souvent de serviteur inutile et même de « sacrifié ». Voyageur infatigable, fondateur de mission, confrère toujours jovial, écrivain pittoresque, puis un malade courageux et un aumônier dévoué, nous regrettons ce missionnaire qui fit le bien si généreusement pendant 25 belles années, creusant un profond sillon en pays esquimau.

Louis LE MER, O.M.I.